

Martin, Rambuteau et le boulevard de Sébastopol. L'armée s'était emparée du Conservatoire des arts et métiers, qui renfermait plusieurs pièces de canon et trente-deux mitrailleuses. Elle fit encore sur ce point un grand nombre de prisonniers et emporta, en le laissant traîner dans la boue, l'immense drapeau rouge qui surmontait le bâtiment des Arts-et-Métiers. Sur tous ces points les désastres matériels étaient grands. Bien des maisons étaient incendiées et les flammes du théâtre de la Porte-Saint-Martin qui brûlait avec le restaurant Deffieux, où s'étaient accomplis, de la part des fédérés, des actes inouïs de sauvagerie, jetaient des leurs sinistres sur l'ensemble de la scène.

Mais l'armée s'avancait toujours vers les barricades du Château-d'Eau et, sur la rive gauche, enveloppant le Jardin des plantes, elle marchait sur Bercy.

La place du Château-d'Eau, point extrêmement important pour l'insurrection puisqu'elle la mettait en rapport avec Belleville, était défendue par sept barricades correspondant avec les sept voies qui viennent y aboutir. Ce furent les corps Douay et Clinchant qui l'attaquèrent, tandis que le corps du général Vinoy opérait du côté de la Bastille. La résistance des soldats de la Commune y fut déses-

pérée; ils sentaient ce qu'ils allaient perdre en abandonnant cette position. Ils ne le firent que le plus tard possible, à la dernière extrémité, et tinrent longtemps dans les Magasins-Réunis, leur dernier refuge sur ce point. Lorsqu'il fallut céder (et ce ne fut que le vendredi matin), ils opérèrent leur retraite par la barricade du Faubourg-du-Temple et celle du boulevard du Prince-Eugène.

A partir du vendredi 26 mai, l'insurrection, déjà considérée comme absolument vaincue, quoique possédant encore le quartier de la Bastille, les buttes Chaumont, le Père-Lachaise, se trouvait acculée à l'est de Paris et enfermée, par les mouvements tournants de l'armée, dans un cercle dont elle ne pourrait pas sortir. Ce n'était plus qu'une question de temps, et le plan combiné entre le maréchal de Mac-Mahon et le chef du pouvoir exécutif avait reçu, grâce à l'habileté des généraux et à l'énergie des troupes, sa complète exécution.

Le jeudi soir, les fédérés, espérant ainsi ralentir sinon arrêter le mouvement de l'armée sur la Bastille, avaient incendié le Grenier d'abondance. Rien n'amoindrit l'élan des troupes, et le 27 mai, M. Thiers pouvait adresser aux autorités départementales cette dépêche qui résumait parfaitement la situation :

« Nos troupes n'ont pas cessé de suivre l'insurrection pied à pied, lui enlevant chaque jour les positions les plus importantes de la capitale et lui faisant des prisonniers qui s'élèvent jusqu'à vingt-cinq mille, sans compter un nombre considérable de morts et de blessés. Dans cette marche sagement calculée, nos généraux et leur illustre chef ont voulu ménager nos braves soldats, qui n'auraient demandé qu'à enlever au pas de course les obstacles qui leur étaient opposés.

« Tandis qu'au dehors de l'enceinte notre principal officier de cavalerie, le général du Barail, prenait, avec des troupes à cheval, les forts de Montrouge, de Bicêtre, d'Ivry, et qu'au dedans le corps de Cissey exécutait les belles opérations qui nous ont procuré toute la rive gauche, le général Vinoy, suivant le cours de la Seine, s'est porté vers la place de la Bastille, hérissée de retranchements formidables, a enlevé cette position avec la division Vergé, puis, avec les divisions Bruat et Faron, s'est emparé du faubourg Saint-Antoine jusqu'à la place du Trône. Il ne faut pas oublier dans cette opération le concours efficace et brillant que notre flottille a donné aux troupes du général Vinoy. Ces troupes ont aujourd'hui même enlevé une forte barricade au coin de l'avenue

Philippe-Auguste et de la rue de Montreuil. Elles ont ainsi pris position à l'est et au pied des hauteurs de Belleville, dernier asile de cette insurrection qui, en fuyant, tire de sa défaite la monstrueuse vengeance de l'incendie.

« Au centre, en tournant vers l'est, le corps de Douay a suivi la ligne des boulevards, appuyant sa droite à la place de la Bastille et sa gauche au Cirque-Napoléon. Le corps Clinchant, venant se rallier à l'ouest au corps de Ladmiraull, a eu à vaincre, aux Magasins-Réunis, une violente résistance qu'il a vaillamment surmontée. Enfin le corps du général Ladmiraull, après avoir enlevé avec vigueur les gares du Nord et de l'Est, s'est porté à la Villette et a pris position au pied des buttes Chaumont.

Ainsi les deux tiers de l'armée, après avoir conquis successivement toute la rive droite, sont venus se ranger au pied des hauteurs de Belleville, qu'ils doivent attaquer demain matin. Pendant ces six jours de combats continus, nos soldats se sont montrés aussi énergiques qu'infatigables, et ont opéré de véritables prodiges bien autrement méritoires de la part de ceux qui attaquent des barricades que de ceux qui les défendent. Leurs chefs se sont montrés dignes de commander de tels

hommes, et ont pleinement justifié le vote que l'Assemblée leur a décerné.

« Après les quelques heures de repos qu'ils prennent en ce moment, ils termineront demain matin, sur les hauteurs de Belleville, la glorieuse campagne qu'ils ont entreprise contre les démagogues les plus odieux et les plus scélérats que le monde ait vus, et leurs patriotiques efforts mériteront l'éternelle reconnaissance de la France et de l'humanité. »

Et, pendant ce temps, que faisaient les membres de la Commune ?

Dès le lundi matin, cédant à l'évidence des événements, ils avaient décidé qu'ils se mettraient immédiatement à la tête de leurs arrondissements respectifs et de leurs légions. Mais il est curieux de constater que, six heures après l'entrée des troupes dans Paris, le délégué civil à la guerre, Delescluze, ne craignait pas de démentir le danger couru par la Commune dans la proclamation suivante, document qui a été peu connu : « L'observatoire de l'Arc-de-Triomphe nie l'entrée des Versaillais ; du moins il ne voit rien qui y ressemble. Le commandant Renard, de la section, vient de quitter mon cabinet et affirme qu'il n'y a eu qu'une panique et que la porte d'Auteuil n'a pas

été forcée ; que, si quelques Versaillais se sont présentés, ils ont été repoussés. J'ai envoyé chercher onze bataillons de renfort par autant d'officiers d'état-major qui ne doivent les quitter qu'après les avoir conduits au poste qu'ils doivent occuper. » On sait ce qui était arrivé en dépit des onze bataillons et des onze chefs d'état-major.

Le Comité de salut public lui-même, qui avait déjà remis ses pouvoirs au Comité central de la garde nationale, se dispersa également. Mais ce qu'il y eut de déplorable, c'est qu'au moment où la vie l'abandonnait, la Commune trouva encore le temps de donner des ordres impitoyables non-seulement relativement aux incendies, mais aussi pour l'exécution des otages.

Le 25 mai, à quatre heures et demie, les pères dominicains qui, dans le principe, avaient été jetés dans une casemate du fort de Bicêtre, puis, lors de l'évacuation de ce fort par les fédérés, contraints de les suivre, et tombés entre les mains du citoyen Cérissier, chef du 101<sup>e</sup> bataillon, avaient été enfermés à la prison disciplinaire du secteur, avenue d'Italie, 58, les pères dominicains, disons-nous, reçurent l'ordre de se préparer à quitter cette prison. Entourés par les gardes nationaux du 101<sup>e</sup>, qui chargeaient leurs fusils en leur pré-

sence, ils comprirent qu'ils étaient perdus. « Sortez un à un dans la rue ! » leur cria le chef du détachement. Ils obéirent avec douceur mais avec fermeté, et l'on entendit le père prieur dire : « Allons, mes amis, c'est pour le bon Dieu ! » Des détonations successives annoncèrent le sort de ces malheureux. Le lendemain, les troupes étant survenues, douze corps étaient transportés dans la soirée à l'école d'Albert-le-Grand ; sombre épisode de ces terribles journées !

Le ciel, comme on l'a dit, semblait lui-même avoir horreur du sang si largement répandu. Une pluie fine et pénétrante commença à tomber le vendredi 26, et continua pendant la journée et une partie de la nuit suivantes. Cette pluie providentielle fit plus que de laver les pavés sanglants ; elle contribua à éteindre ces incendies allumés par l'insurrection furieuse. On a trouvé sur des fédérés tués aux barricades<sup>1</sup>, et on a saisi dans les perquisitions faites après la chute de la Commune, beaucoup d'ordres aussi formels que laconiques, ne laissant aucun doute sur les terribles intentions des hommes de l'Hôtel de Ville, relativement à la destruction par le feu de la malheureuse cité

<sup>1</sup> Voir les derniers n<sup>os</sup> des Notes et Pièces justificatives.

qu'ils avaient condamnée d'avance, en cas de défaite, à un complet anéantissement<sup>1</sup>. Si l'armée avait retardé de quelques jours son entrée, Paris eût très-certainement subi le sort de Rome sous Néron.

On a su depuis le renversement du tyrannique pouvoir de l'Internationale, que c'étaient les francs-tireurs de la Commune, portant l'uniforme de chasseurs à pied, qui étaient spécialement chargés de surveiller les incendiaires, pris pour la plupart dans l'ancien personnel des condamnés relâchés et embrigadés par Raoul Rigault, et d'activer l'exécution des ordres transmis par le comité de salut public. Campés à la place Vendôme, ces francs-tireurs occupèrent d'abord les Tuileries dans la soirée du 25 ; leur œuvre infernale accomplie, ils se replièrent sur l'Hôtel-de-Ville, où les accompagna Bergeret qui, après avoir quitté le Corps législatif, avait fait du Louvre son quartier général, d'où il transmettait ses ordres aux incendiaires, hommes et femmes, chargés de mettre le feu à cette partie de Paris.

<sup>1</sup> Nous avons entendu nous-même le citoyen Cavalier, dit *Pipe-en-bois*, déclarer hautement au Grand-Café que si la victoire ne restait pas à la Commune, celle-ci donnerait au monde l'effrayant spectacle de la destruction totale de Paris.

Si le ciel, comme nous le disions tout à l'heure, envoyait à Paris sa pluie bienfaisante, un autre secours arrivait en même temps à cette ville si éprouvée, secours précieux et d'une saisissante opportunité : appelés par le gouvernement, où cédant à un mouvement spontané de générosité intelligente, les pompiers d'un grand nombre de villes de France étaient accourus avec tout leur matériel et s'étaient mis, dès leur arrivée, à la rude besogne dont ils allaient si noblement rechercher les dangers. Londres, Anvers, Bruxelles, n'avaient pas hésité non plus à envoyer leurs habiles sauveteurs à ce grand rendez-vous de la véritable fraternité, contraste bien frappant avec l'odieuse perfidie de ces faux pompiers soldés par la Commune pour activer, grâce au pétrole, et propager l'incendie avec les engins destinés à l'éteindre.

Cependant la lutte armée touchait à son terme, et tout faisait prévoir que le triomphe définitif de l'armée régulière ne se ferait pas attendre.

Le vendredi soir, les insurgés mettaient le feu aux docks de la Villette, comme ils avaient incendié le Grenier d'abondance. C'était la même tactique, et elle ne devait pas obtenir un résultat meilleur. Le général Ladmirault opérait sur la Villette un mouvement analogue à celui que le gé-

néral Vinoy exécutait sur Charonne. Les positions des insurgés étaient précédemment : la petite Villette, les buttes Chaumont, Belleville, Ménilmontant et le cimetière du Père-Lachaise. Le cercle de ces positions allait se restreindre encore. Comme on l'a déjà dit, Vinoy et Ladmirault se donnaient la main au pied des hauteurs qu'il s'agissait de franchir. Pendant toute la journée du samedi 27, les batteries de Montmartre, tirant à coups pressés, écrasèrent de leurs projectiles Belleville, les buttes Chaumont et le Père-Lachaise, où les fédérés avaient également mis en ligne un assez grand nombre de canons. Dans la soirée, le général Ladmirault franchit le bassin de la Villette, l'abattoir, le marché aux bestiaux, et gravit les buttes Chaumont, ainsi que les hauteurs de Belleville. Là le colonel Davout, duc d'Auerstdæt, qui, comme nous l'avons vu précédemment, s'était fort distingué à la prise du château de Bécon, enleva très-brillamment une série de barricades. Au point du jour, le corps d'armée de Ladmirault couronnait les buttes.

Agissant de son côté et partant du boulevard Richard-Lenoir, le général Douay abordait par le centre les positions de Belleville, et pendant ce temps, le général Vinoy, qui avait gravi les hau-

teurs du cimetière du Père-Lachaise, s'emparait de ce dernier repaire des insurgés, puis enlevait la mairie du vingtième arrondissement et la prison de la Roquette. Dans ces différentes affaires, le corps des fusiliers-marins avait montré une remarquable intrépidité.

Ce fut le dimanche 28, à cinq heures du matin, que la barricade élevée en face de la Roquette fut prise par les marins. A l'intérieur de la prison, les malheureux otages vivant encore attendaient avec une vive anxiété l'heure de la délivrance. Ils étaient alors au nombre de cent soixante-neuf, tant ecclésiastiques que soldats et sergents de ville. Soixante-quatre avaient été fusillés, savoir : six dans la soirée du mercredi 26, parmi lesquels se trouvaient l'archevêque de Paris, le président Bonjean et le curé de la Madeleine; cinquante-quatre dans la nuit du 26 au 27, et quatre le samedi 27.

On dit que lorsqu'on a retrouvé dans la fosse commune, au Père-Lachaise, et à peine recouverts de terre, les corps des six premières victimes, on a constaté qu'indépendamment des trois coups de feu qui avaient frappé la poitrine de l'archevêque, le pouce et l'index de sa main droite avaient été broyés; c'est qu'en mourant il avait très-probablement voulu bénir ses bourreaux.

Le dimanche 28 mai, dernier jour de cette gigantesque lutte, le terrain encore occupé par les insurgés se trouvait limité par la rue des Aman diers, les boulevards de Charonne, de Belleville et le canal. Désormais, comme l'a dit M. Thiers, ils n'avaient plus qu'à mourir ou à se rendre. Dombrowski, Cluseret, La Cécilia, étaient tombés ou avaient disparu dans la tourmente et ne pouvaient plus les guider. Delescluze, le dernier délégué à la guerre, avait été reconnu parmi les morts. Grâce à des mouvements habilement combinés, on parvint à les diviser en plusieurs bandes. Un moment ils voulurent, pour se dégager, tenter un mouvement offensif du côté du boulevard du Temple; vain espoir! les canons du Château-d'Eau et une batterie installée au sommet de la rue d'Angoulême, les contraignirent à s'arrêter. Manquant de projectiles, les derniers coups de canon qu'ils tirèrent furent chargés avec des morceaux de bitume et des fragments de pavés. Bientôt même les canons vinrent aussi à leur manquer. Vers deux heures, ils arborèrent sur leurs dernières barricades le drapeau parlementaire. Ils réclamaient deux jours de trêve pour relever leurs blessés et enterrer leurs morts; on refusa. Ils demandèrent vingt-quatre heures pour réfléchir, on repoussa natu-

rellement cette naïve exigence. Alors beaucoup d'entre eux brisèrent leurs armes; les autres, après une résistance désespérée, tombèrent sous les coups des soldats vainqueurs. A quatre heures tout était fini.

La proclamation du maréchal de Mac-Mahon, dans son sobre et viril langage, annonça bientôt cette solution si ardemment attendue. « Habitants de Paris, disait le maréchal, l'armée de la France est venue vous sauver, Paris est délivré. Nos soldats ont enlevé à quatre heures les dernières positions occupées par les insurgés. Aujourd'hui la lutte est terminée; l'ordre, le travail et la sécurité vont renaître. »

C'était le dernier mot du terrible drame. On ne pouvait rien dire ni de plus ni de mieux.

Nous avons voulu grouper avec exactitude, peindre à grands traits les événements si singulièrement émouvants auxquels, bien placé pour voir et pour connaître, nous venons d'assister. Peu d'époques historiques présentent un tableau semblable; peu d'études offrent un intérêt pareil au philosophe, à l'observateur; car, après tout, ce n'est pas seulement la partie de la France qui s'est jouée sur ce brûlant terrain, c'est celle de la civilisation, de l'humanité. Pauvre France, autrefois si puis-

sante et si prospère, compromise aujourd'hui par une série de fautes accumulées, on ne peut te considérer sans tristesse! A quels moyens auras-tu donc recours pour retremper ton existence politique et sociale, et les hommes qui doivent te rendre ton ancienne grandeur appartiennent-ils à notre génération? Hélas! on peut encore appliquer à notre pays ces paroles de Tacite: « *Validiores olim Gallorum res fuisse divus Julius tradit.* »

Dans un récent manifeste, l'Internationale, à qui nous devons en grande partie nos derniers malheurs, a dit: « L'incendie de Paris, nous en acceptons la responsabilité! la vieille société doit périr, elle périra! »

L'Internationale se trompe: il y a dans le monde moral comme dans le monde physique des lois qu'il est impossible de renverser. Vous ne pouvez pas changer le cours des astres, modifier celui des saisons, arrêter le mouvement de la terre. Eh bien, nous vous défions de supprimer, avec succès, d'une façon durable, l'individualité humaine, la famille et la propriété personnelle de la terre ou du capital. Il y a, sachez-le bien, des choses auxquelles on touche, qu'on peut ébranler, mais qu'on ne détruira jamais!